

**EINE UNKLARE STELLE IN DER
OXFORDER HANDSCHRIFT DES
ROLANDSLIEDES**

VON

R. GUTMANN

TARTU-DORPAT 1923

Druck von C. Mattiesen, Dorpat.

„Désormais, il va y avoir entre la France et l'Allemagne une sorte de lutte ou de rivalité pacifique: c'est à qui publiera, sur le Roland, le plus de livres de vulgarisation ou de science“¹⁾. Diese prophetischen Worte Léon Gautiers haben sich wiederum

1) Léon Gautier, Les Épopées Françaises, t. III, II éd., Paris 1880, S. 529, Anm. 130 (unter dem Strich).

Möge dieser Wettstreit auch ferner ein friedlicher sein und die Grenzen der Objektivität nicht verlassen! Wie schwer das Überschreiten dieser Grenzen einem grossen Gelehrten fällt, beweisen folgende, daraus sich ergebende Widersprüche.

P. Boissonnade, Du Nouveau sur la Chanson de Roland, Paris 1923, p. 169: „A leur égard, les Allemands, médiocres missionnaires, impatientes et brutaux, féroces et pillards, avaient rarement employé les voies de la douceur et de la charité.“ Der geschätzte Gelehrte scheint bei diesem vernichtenden Urteil die folgenden Stellen in seinem glänzend geschriebenen Buche, das man, trotz öfterem kritischen Verhalten zum Inhalt, mit Spannung und Interesse bis zu Ende liest, weniger in Betracht gezogen zu haben:

S. 26, 27: „C'est en mai 1064 que la concentration des troupes des Croisés fut achevée. L'objectif des chrétiens était le chef-lieu de la Barbitanie, région frontrière du Sobrarbe, Barbastro.“ „Le vali de Lérida, qui l'avait en garde, fut surpris par l'attaque et abandonna la garnison à son sort. Celle-ci opposa d'abord une belle résistance, et le siège, qui paraît avoir commencé entre le 15 et le 30 juin, aurait pu se prolonger, si les Croisés n'avaient profité d'un accident, l'obstruction de l'aqueduc qui amenait l'eau dans la ville, pour la réduire par la soif. Une partie des soldats capitulèrent en rase campagne, où ils s'étaient repliés, moyennant la vie sauve; le reste, retiré dans la citadelle, en fit autant, aux mêmes conditions (fin juillet 1064). Alors se passèrent les scènes habituelles de massacre, de pillage et de débauche qui souillaient la plupart des expéditions militaires de ce temps. Ibn-Hayian les a décrites en un récit dramatique, coloré et vivant, où il montre les défenseurs de la ville massacrés au mépris de la capitulation, avec une bonne part des habitants; les troupes d'esclaves acheminées vers les marchés français ou espagnols; les riches musulmans torturés, spoliés de leurs maisons, de leur argenterie, de leur mobilier; les filles et les femmes de toutes conditions livrées à la lubricité des vainqueurs, installés dans les demeures des vaincus Le chroniqueur sarrasin assure que le chef normand eut pour lui seul un harem

bewahrheitet. In einer Zeit, in der furchtbarer Hass Frankreich von Deutschland scheidet, ist fast zu gleicher Zeit das Rolandslied nach der Oxforder Handschrift in beiden Ländern in neuen Ausgaben erschienen. Eine schöne Ausgabe mit neufranzösischer

de 500 jeunes femmes et 500 charges de meubles, de joyaux et d'habits..... Cinquante mille personnes avaient péri ou avaient été réduites en captivité, assure Ibn-Hayian. Toute la région voisine, disent les chroniqueurs chrétiens, fut mise à feu et à sang.“

„Les chroniques ne manquèrent pas de signaler brièvement les profits de la conquête et l'impitoyable conduite des vainqueurs.“

P. 278: „..... on sait par l'histoire des Croisades d'Espagne que les chrétiens s'adjugeaient eux aussi „muillers gentes et beles“, non seulement pour avoir leurs fiefs, mais encore pour les mettre en leurs harems.“

P. 291: „En la citet nen ad remes paien

Ne seit ocis u devient crestien (vers 101—102).

Et ce sont presque les mêmes termes dont se servent les historiens des Croisades, quand ils racontent la prise d'Antioche ou de Jérusalem. A la prise de Saragosse, le trouvère trace le dramatique tableau des vengeances des Croisés.“

P. 292: „De même dans les expéditions d'Espagne, à Barbastro, à Huesca, à Tudela, à Saragosse, les Croisés franco-espagnols ont donné la chasse aux musulmans et aux juifs, transformé les synagogues et les mosquées en églises. Dans les premiers enivrements de la victoire, la population musulmane a dû opter entre la conversion forcée ou la mort, et ce n'est qu'après que l'esprit pratique a repris des droits, qu'interviennent des mesures de tolérance intéressées, inconnues du fanatisme des Croisades à leurs débuts.“

Beim besten Willen finde ich auch hier nicht „les voies de la douceur et de la charité.“

Dieser durch zeitweilige äussere Umstände veranlasste Lapsus erinnert an die dank ähnlichen Bedingungen entstandenen Widersprüche bei Gautier. In dem erwähnten dritten Baude seines schönen Werkes (Les Épopées Françaises), S. 621 schreibt der grosse Forscher: „Et c'est encore ici l'occasion de faire remarquer combien nos poèmes sont profondément germaniques. Dans toute la procédure qui va être suivie contre Ganelon, vous cherchiez en vain quelque élément romain ou celtique: tout est emprunté au droit germain le plus pur.“ S. 562 (unter dem Strich): „J'ai dit ailleurs que cette oeuvre“ (la Chanson de Roland) „était d'inspiration germanique: j'ai besoin d'expliquer ma pensée. Je persiste à croire que nos Épopées sont nées d'habitudes germaniques; que tous les héros y sont des Germains christianisés et francisés; qu'on y retrouve sans peine, article par article, les principaux éléments des lois barbares, mais des lois barbares sanctifiées par l'Église et transformées par la révolution féodale. Le procès de Ganelon est tout entier emprunté à la législation, à la procédure germanique. Charlemagne est un roi germain; son Conseil et ses Cours plénières sont des institutions germaniques qui sont en voie de devenir très-rapidement des institutions françaises.“

Und trotz alledem behauptet Gautier an einer anderen Stelle (S. 619): „Charlemagne est tout Français: il est tout nôtre, et non pas Allemand.“

Übersetzung gab Bédier im vorigen Jahre in Paris heraus¹⁾. Im Frühling dieses Jahres erfreute uns Eugen Lerch mit seinem schon seit einiger Zeit erwarteten, für den akademischen Unterricht so wertvollen Buche²⁾. Der geschätzte Kenner gibt ein provisorisches Glossar. „Ein definitives Glossar mit den Etymologien aller Wörter ist in Vorbereitung; es wird, zusammen mit einem Kommentar und einer Grammatik des Rolandsliedes (Lautlehre, Formenlehre und Syntax) ein eigenes Bändchen der „Romanischen Texte“ bilden.“

Von Joseph Bédier haben wir auch „une autre édition, plus ample“ zu erwarten.

Die beiden verehrten Forscher teilen die Ansicht Theodor Müllers, wonach der von ihnen edierten Redaktion allein soviel Autorität zukommt wie allen übrigen zusammen³⁾. Vorsichtiger äussert sich in dieser Hinsicht P. Boissonnade in seinem 489 Seiten (Table bibliographique S. 491—512. Table des matières S. 513—520) umfassenden, in diesem Jahre erschienenen Werke (Du Nouveau sur la Chanson de Roland), S. 71: „Enfin, le meilleur manuscrit de la Chanson de Roland, celui d'Oxford, écrit, d'après un archétype, en Angleterre vers 1150 par un scribe anglo-normand, et dont nous suivrons à peu près exclusivement le texte, qui, d'après un excellent juge, J. Bédier, fait autorité, ne saurait cependant être considéré comme infaillible . . .“ In der Venetianer Handschrift IV sieht er (S. 103) „le texte d'un manuscrit, qui n'a pas la valeur de celui d'Oxford.“

Es ist bekannt, welchen grossen Wert Gautier gerade dieser Handschrift beilegte⁴⁾. In den „Épopées Françaises“, t. III,

1) La Chanson de Roland, publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite par Joseph Bédier de l'Académie Française, Paris. (Achévé d'imprimer le vingt-cinq janvier mil neuf cent vingt-deux sur les presses de l'imprimerie Charles Hérissey, à Évreux).

2) Das Rolandslied. Abdruck der Oxforder Handschrift in lesbarer Gestalt nebst den wichtigsten Besserungsvorschlägen der bisherigen Herausgeber, besorgt von Eugen Lerch. Verlag der Hochschulbuchhandlung Max Hueber, München 1923. Romanische Bücherei № 1.

3) Cf. Foerster, Zeitschrift für Rom. Philol. II B. 1878, S. 164.

4) Léon Gautier, La Chanson de Roland, VI éd., Tours 1876. In der Einleitung (S. 18) nennt er sie „un très-précieux manuscrit“. Ibid., S. 38 lesen wir: „Le texte d'Oxford présente des lacunes considérables: lacunes de mots, de vers ou de couplets“. Für die Lückenergänzung sieht Gautier in der Venetianer Handschrift IV „notre source la plus précieuse“ (im Text, unter dem Strich, S. 32). In „Les Épopées Françaises“, t. III, S. 494 (unter dem Strich)

S. 503, C (unter dem Strich) lesen wir: „Sans oublier que le manuscrit IV de Venise appartient à la même famille que celui d'Oxford, il convient d'observer que le copiste du manuscrit d'Oxford s'est rendu coupable, pour son compte personnel, d'un grand nombre d'erreurs et de lacunes que l'on peut aisément corriger et combler avec le manuscrit IV de Venise“. Noch energischer betont dieses Gautier in der XI Ausg. des Rolandsliedes¹⁾ (S. 399) mit folgenden Worten: „Mais ce même scribe du manuscrit d'Oxford est également coupable de nombreuses et importantes lacunes, lesquelles peuvent et doivent être comblées avec le texte de Venise IV“. Und darin hat Gautier vollkommen recht. Greift man doch bei schwer verständlichen, unklaren Stellen in der Oxforder Handschrift stets zur Venetianer IV²⁾. Bei der Übersetzung des Oxforder Textes ist der Hinweis auf diese Redaktion oft unumgänglich nötig, nicht nur, um das Unklare zu klären, sondern auch das Interesse beim Unterricht zu steigern. Ich habe bei allem dem nur den Inhalt im Auge.

Ohne die ihr zukommende Autorität der Oxforder Handschrift zu schmälern, will ich Missverständnissen vorbeugen. Die strikte Behauptung, wonach dieser Redaktion allein soviel Autorität zukommt wie allen übrigen zusammen, könnte leicht die Veranlassung dazu sein. Solange wir das Original der „jüngeren Ilias“ nicht besitzen, ist dieses summarische Urteil verfrüht.

Ich möchte nun auf eine Stelle im Oxforder Manuskript hinweisen, die bis jetzt weniger beachtet und von den Übersetzern leicht genommen wird. Die dem Text nicht entsprechenden Übersetzungen beweisen aber zur Genüge, dass die Stelle unklar ist, und wir hier eine Lücke anzunehmen gezwungen sind. Es sind die Verse 814—817:

sagt er von der Oxforder Handschrift: „C'est une méchante copie exécutée en Angleterre pendant la seconde moitié du XII-e siècle“. S. 502 (unter dem Strich): „Le manuscrit d'Oxford n'est évidemment pas un manuscrit original, mais une copie exécutée, durant la seconde moitié du XII-e siècle, par un scribe anglo-normand. Le scribe était des plus ignorants: la copie est des plus médiocres.“

1) Édition classique, Tours 1881.

2) Foerster (Zeitschr. für Rom. Philol. 1878, S. 164) scheint es mit Recht, dass V IV zu O gehöre und nicht zu den jüngeren Redaktionen zu schlagen sei.

Karl Bartsch, Das Rolandslied, Leipzig 1874, Einleitung, S. 13, 14.

Von den deutschen Übersetzungen führe ich die von Hertz¹⁾ an:

„Hoch sind die Berge, düster sind die Täler,
Die Felsen braun, die Pässe wundersam.
Mit grosser Mühsal zog das Heer der Franken,
Auf fünfzehn Meilen hört man das Getöse.“

Die ersten Verse im Text (814, 815) enthalten nur eine Milieuschilderung und sind mit dem folgenden nicht so eng verbunden, um die in ihnen vorkommenden Substantiva als unerwähnte vermeintliche Objekte beim transitiven *passer* des Verses 816 anzunehmen. In demselben ganz losen Zusammenhange, oder fast ganz unzusammenhängend mit dem Folgenden, nur als Milieuschilderung (Naturschilderung) sehen wir Ähnliches in den Versen 1830—1833:

„Halt sunt li pui e tenebrus e grant,
Li val parfunt e les ewes curant.
Sunent cil graisle et derere et devant
E tuit rachatent encuntre l'olifant.“

V. 2271—2273: „Halt sunt li pui e mult halt les arbres.
Quatre perruns i ad luisant de marbre.
Sur l'erbe verte li quens Rollant se pasmet.“

Beim transitiven Gebrauch des Verbums *passer* steht im Rolandslied auch das Objekt dabei, wie z. B. V. 524: „Dous cenz anz ad passet“; V. 790: „Passez les porz“; V. 2690: „Passent -X- portes“; V. 3125—3126:

„Passent cez puis e cez roches plus haltes,
Cez vals parfuntz, cez destreiz anguisables“....

V. 3683: „Passent Nerbone“; V. 3688: „Passet Girunde“.

V. 816 hätte hier „Les porz“ oder „les vals“, vielleicht auch „les munz passerent Franceis a grant dulur“ lauten können, wenn der Sinn dem von den Übersetzern angenommenen entsprechen hätte.

Passer hier als intransitives Verb anzunehmen und „le jur“ in adverbialem Sinne aufzufassen, ist unrichtig²⁾. *Passer*

1) Dr. Wilhelm Hertz, Das Rolandslied, Stuttgart 1861, S. 33.

2) Léon Gautier, La Chanson de Roland, XI éd., Édition classique, Tours 1881, S. 538: „Au neutre, on dit „passer par tel ou tel endroit“: „Le jur passerent Franceis a grant dulur, 816.“

Passer hat hier Objektsakkusativ, nicht adverbialen Akkusativ der Zeit. Génin, La Chanson de Roland, Paris 1850, S. 71: „L'avant-garde passa ceste journée en grand' douleur; la rumeur de leur passage s'entendoit de quinze lieues“!

le jor hatte im Altfranzösischen dieselbe Bedeutung wie wir sie auch im Neufanzösischen finden: „Den Tag verbringen, verleben“¹⁾. „Le jur passerent Franceis a grant dudur“ bedeutet also: „Den Tag verbrachten die Franzosen in herbem Schmerz“. Der folgende Vers: „De -XV- liues en ot hom la rimur“ kann aber mit dem vorhergehenden nicht in Zusammenhang gebracht werden, und hier ist die Lücke augenscheinlich.

„Scheiden und Meiden tut weh“. Die intensive Äusserung dieses Wehs ist uns aus dem Rolandsliede genügend bekannt. Bei der Beschreibung von Ganelons Abschied heisst es:

V. 349—350:

„La veïsez tant chevaler plorer,
Ki tuit li dient: „Tant mare fustes, ber!“²⁾

1) Cligés, V. 1433: „Einsi ont celui jor passé“....

2) Text von Châteauroux und Venedig VII, Altfr. Bibl. VI, S. 27 (XXXII, 21—22):

„la fu par lui meint cheualier troblez
por maint
tant poing detors et teint cheuex tirez
poinz tant chiuels
.....
plorent et crient chascuns de ses casez (26)
dist mar fus nez

Karl Bartsch, Das Rolandslied, Leipzig 1874, S. 73 (V. 1728—1749):

„Thô sih thie gelieben
vone ein ander gesciethen,
ther jâmer tete in vile wê.
wether sît noh ê
ne thorfte nie grôzer klage werthen.
sie vielen zuo there erthen.
thaz hâr brâchen sie ûz there swarte,
sie wuoften alle harte.
ummâze was ire clage,
grôz was ire ungehabe.
vile thikke si ime nâh sâhen.
si begonden harte jâmeren
mit weinen und mit wuofen.
si begonden ime nâh ruofen.
sie sprachen: „ther wâre got von himele
ther sende thih gesunt withere:
sone scah uns nie sô liebe“.
von ein ander sie sciethen.
jâ kârten sine helethe

Wenn nun schon hier soviel geweint wurde, ist es schwer anzunehmen, dass das Scheiden vom allgemeinen Liebling Roland¹⁾, Olivier, den übrigen Pairs und den 20.000 Mann (Francs) so klanglos verlaufen konnte, und dem Dichter für die Beschreibung des Abschiedsschmerzes nur ein paar allgemeine Worte (a grant dultur) genügten²⁾. Konrad schildert den Abschied der Situation entsprechend in den Versen 3225—3240³⁾;

„Thô sih thie gelieven
vone ein ander gesciethen,
ther jâmer wart vile grôz;
ther wuoft vone in thôz
uber zwô mîle;
thaz lieve ingesîde,
ther vater von sîneme lieven sune;
ther bruother muose sam tuon.
thâ sciêt sih michel vriuntscaf.
owî wie thâ geclaget wart!
thâ was wuoft unde wê.
newether sît noh ê
sone hôrte nie nehein man
clage alsô freissam.
sie muosen alle wole weinen;
sie liezen thâ manegen helet veigen.“

Von Interesse ist es, dass in den französischen Texten des Rolandsliedes die Beschreibung des Jammers der Helden bei der Ankunft in Roncesvalles nach der Katastrophe sehr an den Inhalt der zitierten Verse Konrads erinnert.

withere ane thie selethe,
Genelûn zen heithenen.
sie wâren unsanphte geseithen.“

1) Das Wehklagen der Franzosen aus Furcht Roland nicht mehr helfen zu können (V. 1813—1815; 1835—1839). Die Äusserung des Schmerzes in Roncesvalles (V. 2402—2422; 2907—2908; 2932). Die Franzosen gedenken in Tränen Rolands beim Blasen des Oliefants (V. 3119—3120). Die Teilnahme für Roland während des Zweikampfs (Thierry-Pinabel) (V. 3870—3871). In der *Karlamagnús saga* heisst es, dass beim Abschied von Roland keiner die Tränen zurückhalten konnte wegen der Liebe zu ihm (C. R. Unger, *Karlamagnús saga ok kappa hans*, Christiania 1860, S. XCV, 501).

2) Wenn man „le jur“ adverbial auffasst.

3) Karl Bartsch, *Das Rolandslied*, S. 130—131.

O, V. 2418—2422:

„Il nen i ad chevaler ne barun
Que de pitet mult durement ne plurt;
Plurent lur filz, lur freres, lur nevolz
E lur amis e lur lige seignurs;
Encuntre tere se pasment li plusur.

V IV, V. 2611—2615:

„Illoes ni oit ciualer ni batur
Che de piēce duremēt nō plur
Pladēt lor filz lor frer & neuolur
E lor amis elor gētil segnur
In9tre tere se pasmēt li plusur“¹⁾.

P 148:

„En Ronsceux fu moult grans la dolors
il ni a prince de tant fiere uigor
ne cheualier qui tant ait grant ualor
qui de pitie moult tenrement ne plort
plaignent lor freres et lor fiz par tristor
de lor neuouz ont auques grant iror
lor amis pleurent et chascuns son seignor
encontre terre se pasment li pluisor“²⁾.

T 130:

„En Reinseuaux fut ml't grant la douleur
il ny a prince qui tant soit de ualour
ne cheualier qui tant soit de uigor
qui de pitie durement ne plour
plaignent leur freres et leur filz et leur neuoux“³⁾.

L 102:

„En Ronceuauz fu ml't grant la dolor
il ni a prince de tant fiere ualor
ne cheualier qui tant art de uigor
que de pidie ml't doucemant ne plor
plorent li pere lors fiz per grant dolor
et lor neuous dont aus cuers ont tristor
contre la terre se paument li pluisor“⁴⁾.

1) La Chanson de Roland. Genauer Abdruck der Venetianer Handschrift IV, besorgt von Eugen Kölbing, Heilbronn 1877, S. 77.

2) Altfranzösische Bibliothek VII, S. 138.

3) Ibid., S. 139.

4) Ibid., S. 139.

Diese Worte konnten im Original des Rolandsliedes hier als Wiederholung figurieren und zum ersten Mal in der Abschiedsszene fungieren. Wir könnten in ihnen eine passende Lückenergänzung erblicken¹⁾.

1) Bemerkenswert ist es, dass Konrad in den Roncesvallesszenen nach der Katastrophe, wie aus dem Folgenden zu erschen ist, die den Abschied von Roland beschreibenden Verse nicht verwendet. Cf. Karl Bartsch, Das Rolandslied, S. 267:

V. 6957—6964:

„ih wâne ouh iemer mêre werthe
klage alsô freissam.
wer mahte sih thes enthaben?
vone then rossen sie vielen,
ûf then tôten sie giengen:
ire iegelih suochte then sînen.
thie nôt nemahte niemen gescriben,
thiu unter in wart.“

Ibid., S. 285, 286, 287:

V. 7492—7502:

„ih wâne iemer mêre werthe
sô grôz jâmer sô thâ was.
sie vielen ûf thaz gras:
sie weineten alle sère.
ther man klagete sînen herren:
sô klagete ther herre sînen man.
wer mahte sih thes enthaben,
erne scolte mite weinen
alsô manigen heiligen reinen,
thie sie ûf habeten.
âne mâze sie klaget.“

V. 7522—7530:

„fursten thie hêren
rouften sih selben harte.
bî hâre unt bî barte
lithen sie grôz ungemah.
thô iegelicher sînen friunt gesah.
.
sô klaget sie ie mêre unde mêre.
sie hâten manige ungebâre:
ih wâne nie niemen leither gescâhe.“

Hier mag der Priester es für nötig befunden haben, dem Jammer um die Toten einen anderen Ausdruck zu verleihen als dem Trennungsschmerz um die Lebenden, von denen man, wenn auch mit schwacher Hoffnung auf ein Wiedersehen, scheidet.

Es wäre noch darauf hinzuweisen, dass die Beschreibungen des Abschieds von Ganelon und Roland bei Konrad mit denselben Worten beginnen.

Der Vers 817 widerspricht aber der Annahme, dass die Lücke nur in der vorher erwähnten Weise zu ergänzen wäre, um der Klärung der Stelle zu genügen. Er unterscheidet sich zu sehr von den entsprechenden klaren Versen Konrads¹⁾. Die Ausdrücke „quinze liues“ und „la rimur (rumur)“ wären hier deplaciert²⁾. Sie scheinen mir der Hauptgrund für die Missverständnisse der Übersetzer gewesen zu sein³⁾.

Die Verse 816 und 817 im Oxforder Manuskript blieben unklar, wenn die Venetianer Handschrift IV in der schwierigen Lage nicht Hilfe schaffte. Die unklare, unverständliche Stelle in der Oxforder Redaktion lautet in dieser⁴⁾ „notre source la plus précieuse“:

V. 765—770:

„Alti son li poi ele ual tenebror
Le roçe bixe, li destreit m'uellor
Quel çorno passa fraçois atel dolor
Mul e çial demene tel crior

Der Abschied von Ganelon:

„Thô sih thie gelieben
vone ein ander gesciethen,
ther jâmer tete in vile wê.“

Der Abschied von Roland:

„Thô sih thie gelieven
vone ein ander gesciethen,
ther jâmer wart vile grôz.“

1) V. 817: „De -XV- liues en ot hom la rimur“.

V. 3228—3229: „ther wuoft vone in thôz
uber zwô mile“;

2) Wohl benennt der Dichter (V. 2693) das Wehklagen und Schreien der Heiden mit dem Wort „fremur“, doch würde eine ähnliche Bezeichnung (r i m u r) für den herben Schmerz der Christen chokieren. Hier kann ja auch nur die Rede von der Äusserung des Trennungsschmerzes sein, während die Heiden nicht nur weinten und klagten (plurent, demement grant dolor), sondern in ihrer Angst und Verzweiflung auch schrien (crient).

Von Interesse ist die Verschiedenheit in der Angabe der Meilenzahl. Die von der Oxforder Handschrift bezeichnete Zahl scheint wenig Anklang gefunden zu haben. Die Hyperbel war selbst dem Epiker zu hochgradig.

3) Der Text von Cambridge lässt den Vers ganz fort. Mir scheint es, dass der Grund eben der war, dass der Verfasser ihn mit dem vorhergehenden Verse nicht in Zusammenhang bringen konnte.

4) La Chanson de Roland. Genauer Abdruck der Venetianer Handschrift IV, besorgt von Eugen Kölbing, S. 23.

A set legue olde lom loremor

Passa ces aigue çigne & qui môt“¹⁾.

Der Vers „Mul e çial demene tel crior“ macht die Stelle verständlich²⁾. Die Verlängerung des Oxfordter Textes um diesen Vers genügt, um das Unklare zu klären. Hier übertrifft die Venetianer Handschrift IV jedenfalls an Klarheit diejenige, der allein soviel Autorität zukommen soll wie allen übrigen zusammen.

1) Auch dieser Vers (770) könnte der Oxfordter Handschrift als Ergänzung nur gute Dienste leisten.

2) „Mul et cheval deminent tel criur (bruur)
De -XV- liues en ot hom la rimur.“

Mit der Erwähnung des furchtbaren Geschreis der Tiere wollte wohl der Dichter ihre grosse Unruhe, die durch Trennungsschmerz oder schlimme Vorahnung hervorgerufen wurde, schildern. Die Fähigkeit ins Verborgene zu schauen zeichnet das edle Ross in der germanischen Mythologie aus.

„Tacitus (Germ. 9. 10), nachdem er gesagt hat „lucos ac nemora consecrant“, fügt hinzu: „propriū gentis, equorum quoque praesagia ac monitus experiri. publice aluntur, iisdem nemoribus ac lucis, candidi et nullo mortali opere contacti, quos pressos sacro curru sacerdos ac rex vel princeps civitatis comitantur, hinnitusque ac fremitus observant, nec ulli auspicio major fides non solum apud plebem, sed apud proceres, apud sacerdotes: se enim ministros deorum, illos conscios putant, diese heiligen Tiere sind Mitwisser der Götter und können deren Ratsschlüsse offenbaren. Noch der indiculus paganiarum cap. XIII redet de auguriis equorum, ohne sie näher zu schildern; Pferdegewieher ist heilbringendes Zeichen. Kriegern galt das Wiehern ein Vorzeichen des Siegs, und wenn sich die Rosse ihrer freudigen, mutweckenden Stimme entbielten, der Niederlage.“

„Das Heidentum sah in den Rossen etwas Heiliges und Göttliches und legte ihnen oft Bewusstsein und Teilnahme an dem Schicksal der Menschen bei.“

„Unter allen Tieren“, sagt Jakob Grimm, „nenne ich zuerst die Pferde, das edelste, klügste, vertrauteste Haustier, mit dem der Held freundliche Gespräche führt“, (Ganelons Worte an Tachebrun in der Venetianer Handschrift IV) „das seinen Kummer mitfühlt und sich seiner Siege miterfreut“. „Ein Hauptmerkmal Helden zu erkennen ist ferner, dass ihnen kluge Pferde eigen sind, mit denen sie Rede führen.“ Cf. Jacob Grimm, Deutsche Mythologie, IV Ausg., besorgt von Elard Hugo Meyer, II B., Berlin 1876, S. 546—554; Ibid., I B., Berlin 1875, S. 325.

Zur Bezeichnung des Abschiedsschmerzes der Menschen konnte die Mitteilung genügen, dass sie den ganzen Tag in herbem Weh verbrachten (V. 816).